

Souvent, les histoires que j'invente sont extrapolées de ma vie de tous les jours. De mes vacances, moment privilégié où je peux rêvasser à mon aise... Valmy existe, c'est un endroit magnifique où je reviens de temps à autre. Et où, dans mon imagination, il se passe des choses étranges...

Les Aigles de Valmy

Valmy surplombe des coteaux de vignes étagés entre Pyrénées et Méditerranée, à deux battants d'ailes d'Argelès-sur-Mer. Pays de vin et de soleil, où le tourisme voisine avec l'accent rocailleux de la Catalogne comme la mer vient lécher les pieds des montagnes.

Ce jour-là, il faisait beau sans chaleur excessive et nul orage ne menaçait la Côte Vermeille. Le flot bigarré des vacanciers s'égayait en attendant qu'on l'appelle. Les poussettes à trois roues forçaient le passage parmi les tongs et les shorts, les jeans et les santiags ; les marmots jouaient des coudes pour se faufiler au plus près des animaux de la ferme dont les ânes, qui n'hésitaient pas à courser les cabris pour se réserver les faveurs des gamins, étaient les rois. Enfin, une voix s'éleva des hauts-parleurs disséminés çà et là, conviant les visiteurs à s'installer : le spectacle des aigles de Valmy allait commencer.

Cela faisait quelques années qu'on voyait, dans toute la France, fleurir un nouveau type d'attraction touristique tenant à la fois du zoo et du cirque, du rêve et de l'histoire, qui présentait des rapaces en vol libre. Des rapaces. Ce mot à lui seul renfermait tant de sens, tant de fantasmes ! Faucons, aigles, vautours, mais aussi chouettes et hiboux, autant d'oiseaux que les croyances populaires avaient chargés de symbolisme mystique. Les uns étaient dressés pour la chasse, les autres crucifiés pour conjurer le mauvais sort. À présent ils étaient protégés. Protégés des hommes et de leur folie destructrice. De leur *rapacité*.

Depuis peu, la protection des aigles de Valmy s'étendait à d'autres oiseaux, eux aussi légendaires et admirés : les perroquets des Caraïbes et les cigognes.

La voix de Marc s'éleva des enceintes dissimulées dans les arbres, conviant chacun à s'asseoir dans les gradins. Elle prit corps quand il s'avança en parlant dans le micro fixé devant sa bouche, ce qui lui libérait totalement les mains. Il allait et venait avec aisance, rappelant les règles de sécurité, racontant l'histoire de la relation tissée de crainte et d'admiration qui s'était instaurée au fil des âges entre l'homme et l'oiseau. Petits et grands se tassaient peu à peu, s'installant dans l'attente.

Les premiers oiseaux exhibés étaient les perroquets. Les cris d'admiration devant leurs couleurs chatoyantes ne couvraient pas tout à fait les commentaires du présentateur. Tandis qu'Achille, le vieil ara, descendait le long de la corde reliant la scène à la volière, placée en hauteur, Marc décrivait le calvaire subi par les oiseaux capturés en dépit des conventions internationales et revendus à prix d'or à des collectionneurs sans plus de scrupules que de compassion.

Achille, stérile parce qu'issu d'un croisement entre deux espèces distinctes, avait un sale caractère. Cela ne l'empêchait pas de prendre la pose auprès des quelques spectateurs que Marc choisissait, au hasard ou parce que leurs mimiques avaient attiré son regard. Évidemment, il y en eut quelques-uns pour vouloir le caresser, malgré les avertissements répétés — comme la plupart de ses congénères, Achille détestait qu'on le touche — mais le jeune homme parvenait toujours à empêcher les touristes d'agresser, même involontairement, les oiseaux.

Un homme gros, gras et parlant fort, parvint malgré tout à saisir la queue du perroquet. Oh ! Il ne la tint pas longtemps dans sa main, juste le temps pour Achille de donner un coup de bec au malotru. Cependant — était-ce pour cela ? — les aras paraissaient très énervés lorsque les fauconniers les raccompagnèrent à leur volière.

Après un entracte, tout juste suffisant pour dégourdir les jambes et vider les vessies, arriva enfin la seconde partie du spectacle, la présentation des rapaces. Cela débutait par quelques familiers des campagnes : milans et buses, faucons attrapant au vol le leurre jeté par le fauconnier, se succédèrent ainsi pour le plus grand bonheur des spectateurs. Vinrent ensuite les nocturnes¹, à la réputation sulfureuse. Les effraies, autrefois clouées sur les portes des granges, les grands et moyens-ducs, volaient au ras des têtes. Les spectateurs, à qui l'on avait enjoint de ne surtout pas faire de mouvements brusques, se recroquevillaient sur les gradins inconfortables, de crainte d'être griffés au passage — ce qui n'arrivait jamais, ou presque. Les enfants gloussaient comme des poules et les adultes mitraillaient le ciel dans l'espoir de capturer l'image qui leur assurerait les félicitations de leurs amis, une fois les vacances finies. Du coin de l'œil, Marc remarqua une femme qui tournait la tête de droite et de gauche, par à-coups secs et nerveux. Il sourit : son allure et ses yeux ronds rappelaient à merveille Amandine, la doyenne des chouettes.

¹ Contrairement à la croyance populaire, la vision diurne de ces oiseaux est excellente et la lumière du jour ne les blesse pas, une membrane venant voiler, si nécessaire, leur œil.

Enfin, après le numéro du percnoptère d'Égypte, capable de prendre dans son bec un caillou et de s'en servir comme d'un outil pour briser l'œuf dont il se nourrit, arrivèrent, en un lent et majestueux vol plané, ceux qui, dans l'imagerie populaire, sont les familiers des croque-morts : les vautours fauves.

Après plusieurs allées et venues au dessus des têtes, d'un fauconnier à l'autre, appelés par un cri perçant ou quelque signe cabalistique, Marc les fit marcher de long en large devant le public hilare à les voir se dandiner ainsi. Il profitait toujours de ce moment pour expliquer la différence entre les griffes usées des marcheurs, charognards, et les serres aiguës des oiseaux de proie, chasseurs émérites quand bien même les aigles et faucons de Valmy, issus d'élevages, n'avaient jamais eu besoin de chasser pour se nourrir.

Puis ce fut le moment tant attendu, celui du roi des cieus : l'aigle impérial. Marc pouvait palper l'émotion qui s'emparait à chaque fois du public comme si l'oiseau mythique était réellement un messenger des dieux. C'est que le présentateur avait l'art d'amener les spectateurs à ressentir les choses, en rappelant le symbolisme de l'oiseau psychopompe. Ce jour-là, pourtant, son discours se limita au strict minimum. Il avait senti un énervement croissant, tant chez les oiseaux que chez les humains, depuis l'incident du perroquet. Comme si un orage couvait, sauf qu'aucun nuage n'apparaissait à l'horizon et que la météo annonçait du soleil et un temps calme pour les trois prochains jours.

La femme, celle qu'en lui-même il avait surnommée Amandine, s'était levée. Parce qu'elle était placée au fond, sous le figuier à l'odeur entêtante qui croissait près du mur, et qu'elle avait bougé doucement, Marc n'intervint pas. Sans doute voulait-elle prendre une photographie ou, tout simplement, mieux voir. Il n'aurait su dire pourquoi, il lui semblait improbable qu'elle puisse inquiéter ses oiseaux ; elle leur ressemblait trop, en quelque sorte.

Après le départ des aigles, Marc appela Sean, le « papa » des cigognes installées au fond du pré, là où, quelques années plus tôt, l'on avait tenté de présenter le travail des chiens de bergers. Le public connaissait — ou pire, croyait connaître — les chiens et ne s'était guère intéressé à cette attraction. L'espace était à présent occupé par ces oiseaux nouvellement arrivés dans le monde du spectacle animalier.

Dans l'imagerie populaire, les cigognes sont liées aux bébés, à la vie qui commence, aux films de Disney, aussi, à Dumbo l'éléphanteau emballé dans ses trop grandes oreilles. Après les symboles de mort qu'étaient, malgré tout, les rapaces, c'était rafraîchissant, d'autant que le ballet aérien qu'elles offraient aux spectateurs était empreint de grâce et de vivacité.

C'est à cette minute, pourtant, qu'il se passa quelque chose de vraiment anormal. Les cigognes ne suivaient pas leurs chemins habituels ; elles allaient et revenaient sans cesse au-dessus du public — lequel, heureusement, ne comprenait pas ce que la situation pouvait avoir d'inhabituel.

De dangereux.

Quoique frôlant les têtes, les cigognes ne manifestèrent aucune agressivité. Cependant, à un moment donné, les douze échassiers lâchèrent une plume. Oui, lâchèrent. Car, comment expliquer que chacun d'eux, en parfaite santé, perdît au même instant une rémige, longue et effilée. Et comment expliquer que ces douze plumes noires atteignirent au même instant douze enfants, émerveillés de ce présent qui leur tombait — littéralement — du ciel ?

Dans la tête de Marc, pêle-mêle, fusaient les idées les plus angoissantes. Les cigognes allaient-elles attaquer ? Sean allait-il réussir à les ramener à leur volière ? Elles ne manifestaient aucun intérêt envers leur soigneur ou la viande qu'il leur proposait ! Et puis, les services vétérinaires... Il était strictement interdit de donner des plumes aux spectateurs, surtout depuis que la grippe aviaire avait envahi les media ! Les enfants allaient-ils accepter de les rendre ?

Le public s'était levé et tentait à présent, à grands coups de bras désordonnés, de chasser les cigognes. Celles-ci n'avaient encore attaqué personne, mais cela n'allait pas tarder. Marc vit Amandine s'avancer en poussant de curieux cris aigus — croyait-elle que, parce qu'elle ressemblait à une chouette, les oiseaux allaient lui obéir ?

Tout d'un coup, Marc se mit, lui aussi, à donner de furieux coups en l'air. Ce n'étaient pas les oiseaux que les spectateurs tentaient de chasser ! C'étaient des guêpes ! Un essaim gigantesque surgit de nulle part — ou sans doute des figues dont elles appréciaient le goût sucré. Les grands coups d'ailes des cigognes ne les effrayaient pas, à peine déviaient-elles leur vol, pour le reprendre la seconde d'après, dans un vrombissement plus fort encore.

Soudain surgirent les aigles, les hiboux et avec eux tous les rapaces, et les perroquets. Toutes ces espèces qui cohabitaient difficilement, d'ordinaire, volaient ensemble au-dessus de Valmy. Marc tenta désespérément de les rappeler, aidé de ses coéquipiers, aidé aussi, semblait-il, d'Amandine. Après tout, peut-être connaissait-elle quelque chose aux oiseaux ? Ils paraissaient se calmer en passant près d'elle. Mais leurs efforts restaient insuffisants, les guêpes attaquaient la foule qui se mettait à crier et à courir dans tous les sens. Sauf les enfants, les douze, les élus, qui avaient ouvert les portes des cages et décadénassé les chaînes retenant les oiseaux, et contemplaient à présent, d'un air béat, la nuée disparate.

Un hululement retentit longuement, résonant dans les airs, et un V se forma. Les insectes disparurent et les oiseaux filèrent plein ouest.

Marc restait bouche bée à regarder sans comprendre quand Amandine lui secoua l'épaule.

– Vite, venez ! Il faut les suivre.

Elle l'entraîna, leur frayant un passage dans la foule gémissante qui comptait ses plaies — essentiellement des piqûres de guêpes — et ses bosses — plutôt dues à la cohue qu'à des coups de bec — vers une petite moto garée tout près. Marc se cramponna à sa taille et ils démarrèrent en trombe, sans prendre le temps d'enfiler les casques accrochés à la selle. Heureusement, les oiseaux ne volaient pas vite ; si certaines espèces de rapaces étaient particulièrement rapides, ils semblaient vouloir attendre les plus lents, pour rester ensemble. Marc s'émerveillait d'avoir de telles pensées. Cet anthropomorphisme ne lui ressemblait guère. Mais les événements dépassaient tout entendement et toute raison.

La moto filait sur la route d'Argelès-plage, esquivant avec adresse les randonneurs et les voitures. Marc s'agrippait à la femme qui, à cet instant, lui évoquait plus un épervier en haut vol qu'une effraie à l'affût. Malgré le vent de la course et le bruit du moteur, il entendit loin devant eux les cris féroces des volatiles au moment où ceux-ci infléchissaient leur course vers le sud. Ils semblaient vouloir longer la côte, mais pour aller où ? En Espagne ? Marc ne comprenait plus le comportement de ses oiseaux qu'il croyait si bien connaître, pourtant. La femme se tourna vers lui :

– Je sais où ils vont, on va les dépasser et on les attendra là-bas.

Ils roulaient à présent plus vite que Marc ne l'aurait cru possible. À vrai dire, il avait la sensation de voler. Cette idée lui arracha un rire.

Collioure, Port-Vendres défilèrent. Ils arrivaient à Banyuls. C'est à peine si la moto ralentit à l'entrée de l'agglomération. La conductrice faisait rugir le moteur pour disperser les piétons qui, le nez au vent, béaient d'étonnement au spectacle de la meute ailée sans prendre garde à la poursuite effrénée du deux-roues. Enfin, après avoir longé la plage et le port de plaisance, Amandine freina brusquement.

– Nous sommes arrivés. Regardez !

Marc contemplait sans rien dire la porte de l'Aquarium de l'Observatoire océanologique qu'elle lui indiquait. Il avait cessé depuis longtemps de chercher une logique aux événements. Amandine — mais au fait, quel était son véritable nom ? — le tirait par la manche, pressée d'arriver avant les oiseaux. Il se précipita à sa suite, criant comme elle, l'imitant sans savoir pourquoi, alors qu'elle tentait de faire sortir les visiteurs du musée.

C'est en haut des marches, sur le seuil de la porte, qu'il comprit soudain : à l'entrée du bâtiment, dans des vitrines, étaient exposés des oiseaux empaillés.

Il y en avait de toutes sortes. Rapaces diurnes et nocturnes, mouettes et goélands, corbeaux et moineaux, pies et passereaux, et d'autres encore ! Tous regardaient les visiteurs de leurs yeux de verroterie.

Et tous frémissaient.

Amandine ne parvenait pas à faire comprendre à la caissière l'urgence de quitter l'aquarium. Cette inconsciente voulait appeler la police — comme si la police pouvait empêcher des oiseaux de venger les leurs ! Marc hurla : « Une bombe ! Une bombe est cachée dans le musée ! ». Alors ce fut la pagaille, les parents entraînant les enfants malgré eux, la caissière courant devant.

Les oiseaux dans les vitrines bougeaient toujours. On aurait dit qu'un tremblement de terre allait faire s'écrouler le bâtiment.

Marc et Amandine eurent à peine le temps de s'aplatir sous l'aquarium des tortues marines quand les oiseaux de Valmy pénétrèrent à toute force en criant, piaillant, chuintant, de toute la puissance de leurs poumons. Ils volaient de ci de là, becquetant les vitrines, se jetant contre elles pour les fracasser au point qu'Amandine dut empêcher Marc de se porter au secours d'un de ses vautours qui s'était blessé. Les éclats de verre jaillissaient de toute part.

Enfin, sous les yeux incrédules de Marc et Amandine, les oiseaux de Valmy quittèrent les lieux, laissant derrière eux un champ de ruines. Au moment où les humains se relevaient, hagards, un grondement s'éleva des murs où étaient exposés les sinistres trophées. Les pleurs des goélands, les croassements des corbeaux répondaient aux trompettements triomphants des aigles et aux pépiements délicats des moineaux.

Avides d'air et d'envol, les oiseaux autrefois embastillés dans leur geôle de plumes et de verre prirent leur essor.

Étrange attentat à l'Aquarium de Banyuls

Dans la journée d'hier, deux individus ont perpétré un attentat dans les locaux de l'Aquarium de l'Observatoire océanologique à Banyuls. Après avoir menacé Mme G., employée municipale, ainsi que les visiteurs qui se trouvaient là, ils ont saccagé les vitrines de la première salle. Fort heureusement, ils ont pu être mis en fuite avant de s'attaquer aux aquariums proprement dits. On ne déplore aucun blessé, mais une assistance psychologique a été mise en place suite aux déclarations de certains enfants selon lesquelles les individus, un homme et un ange, se seraient envolés sur une moto magique.

La police scientifique cherche encore avec quel type d'outils autant de dégâts ont pu être commis en si peu de temps. La direction de l'Aquarium regrette que les oiseaux empaillés n'aient pu être retrouvés, mais assure que les locaux seront bientôt rouverts au public.

L'Indépendant, Perpignan, le 25 août 200-

NdA : Tous les oiseaux exhibés à Valmy, comme d'ailleurs tous les animaux des zoos français, sont nés et ont été élevés en captivité. Ils sont extrêmement bien traités et, quoique restant des animaux sauvages, ne sauraient se nourrir en liberté. Lors des spectacles de Valmy, les fauconniers insistent sur les méfaits du trafic animal, le troisième trafic mondial après la drogue et les armes. Les animaux braconnés dans le monde entier voyagent dans des conditions abominables et seuls 10% d'entre eux arrivent vivants à destination. Ils sont aussi chassés pour leur peau, leurs plumes, leurs dents...